



Ton coffret, mon coffret; deux groupes et un **40<sup>e</sup> anniversaire** Page E 3



**Jean-Philippe Baril Guérard** teste les limites de la liberté de parole Page E 4

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 NOVEMBRE 2014

# CULTURE

MÉMOIRE

ARCHITECTURE

CINÉMA

Le réalisateur Wim Wenders a choisi de braquer sa caméra sur la Philharmonie de Berlin (Allemagne).

CENTRE PHI

## ODE AUX CATHÉDRALES CULTURELLES

Wim Wenders fait le pari de révéler l'âme des édifices dans un documentaire en six chapitres

Le cinéaste Wim Wenders s'est promis de ne tourner désormais qu'en trois dimensions. Après *Pina*, le documentaire en six chapitres filmiques *Cathedrals of Culture* en est une éloquente démonstration de plus.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Six réalisateurs tracent le portrait intime d'un édifice et racontent son ancrage culturel au sens le plus large. Par les images magnifiques (beaucoup de plans en travelling) et un récit souvent à la première personne, ces cathédrales de culture, surtout contemporaines, nous parlent d'elles.

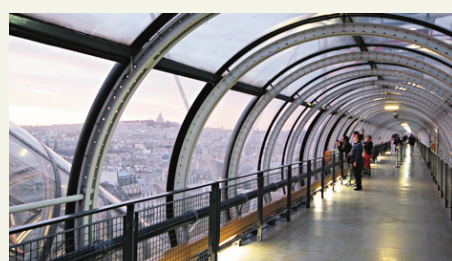
Producteur exécutif de l'ensemble de l'œuvre — et réalisateur de l'un de ses volets — avec sa maison Neue Road Movies, Wim Wenders fait le pari de révéler l'âme des édifices en mettant à profit la technologie du 3D.

«*Quand Wim parlait du projet, il posait cette question : si les édifices pouvaient nous parler, que nous diraient-ils ?* raconte en entrevue au *Devoir* la productrice Laura Michalchyshyn. *Il cherchait comment célébrer l'architecture et le rôle que jouent ces édifices sur le plan des idées, de la société, de la culture.*»

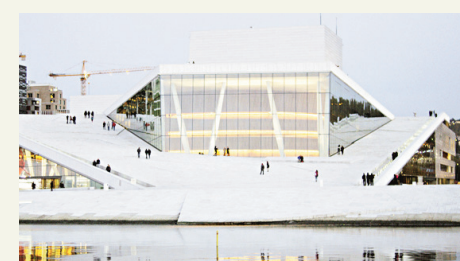
Certains portraits y parviennent mieux que d'autres. Mais le seul fait de lancer ce pari compte pour la moitié du succès de cette odyssée de trois heures, présentée (en anglais) en deux parties au



CENTRE PHI  
Le Salk Institute (La Jolla, Californie) vu par le réalisateur Robert Redford



CENTRE PHI  
Le Centre Pompidou (Paris, France) filmé par le réalisateur Karim Aïnouz



CENTRE PHI  
L'Opéra d'Oslo (Norvège) vu par la réalisatrice Margreth Olin

Centre PHI, du 5 au 10 décembre. Car l'œuvre en six parties montre le côté humain de l'architecture, chose rare au cœur d'œuvres portant une griffe cinématographique affirmée et destinées au grand public. Entre idéaux et émotions.

Wenders ouvre le bal avec la Philharmonie de Berlin. «*Quand j'y suis entré pour la première fois au début des années 1970, j'ai été bouleversé et j'ai pensé : "Wow! j'ai vu le futur!"*», confiait récemment au *Guardian* le cinéaste en pleine production de sa nouvelle fiction, *Every Thing Will Be Fine*, tournée à Montréal cette année.

Avec ses toits concaves et ses rangées de sièges sur différents paliers, la Philharmonie a été conçue par l'architecte Hans Scharoun en 1963 pour mettre l'orchestre et son chef au milieu du public. En suivant l'idée d'intégrer trois pentagrammes, elle est devenue un immense instrument en elle-même.

Michael Glawogger nous entraîne dans le dédale des corridors étroits et des rayonnages labyrinthiques de la Bibliothèque nationale de Russie, à Saint-Petersbourg. Et ce sont les livres qui nous parlent, alors que des extraits d'œuvres intemporelles, dont *Crimes et châtements* de Dostoïevski et *Les confessions* de saint Augustin, servent d'unique texte narratif, semant une humeur étrange, presque inquiétante.

Détonant par son sujet, le document sur la prison de Halden en Norvège joue d'ambivalence. Dans l'œil de Michael Madsen, la prison «la plus humaine au monde» s'y montre presque accueillante — si l'on accepte de se soumettre aux diktats implacables de ses règles, comme le raconte la psychologue qui assure la narration au «je».

Margareth Olin offre un portrait poétique de la toute blanche maison de l'Opéra d'Oslo, en

suivant au plus près le quotidien des artistes qui l'habitent. Plus hollywoodien dans le ton, Robert Redford fait dialoguer, par archives sonores interposées, l'architecte Louis Kahn et le scientifique Jonas Salk, fondateur du Salk Institute for Biological Studies, en Californie. Tandis que la «machine à culture» du Centre Pompidou à Paris est auscultée par Karim Aïnouz.

Les cinéastes choisis n'avaient jamais touché au 3D — outre Wenders, qui poursuit ainsi sa quête amorcée avec le film *Pina* pour «montrer que le 3D est un nouveau média très artistique, qui a bien plus de potentiel que l'utilisation qu'en font les superproductions actuelles», expliquait-il au *Guardian*.

Pour Wenders, le 3D fait pour l'œil et l'image ce que la stéréophonie permet depuis longtemps

VOIR PAGE E 2 : CATHÉDRALES



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## Rester debout, façon Thomas Hirschhorn

En vitrine à BNL MTL, l'artiste suisse rend la violence visible pour mieux nous réveiller

JÉRÔME DELGADO

Hirschhorn, en allemand, signifie «corne de cerf». Dans la langue internationale de l'art contemporain, le vocable évoque l'un des univers les plus singuliers, où le désordre, réel ou suggéré, frappe d'emblée. Faire de Hirschhorn, c'est composer avec le chaos. Or Thomas Hirschhorn, malgré tous les bois d'original qui font son identité, ne cherche pas l'affrontement.

«*J'essaie d'être logique, pas chaotique. Je ne veux pas non plus mettre de l'ordre*, dit l'artiste suisse, attablé au bar d'un hôtel montréalais, à peine débarqué de l'avion. *Ce que je veux, c'est donner une forme au chaos. Mais ce n'est pas une stratégie pour [obtenir] une réaction.*»

Établi à Paris, présent là où ça compte, de Venise à New York, Thomas Hirschhorn est une

des vedettes internationales de la Biennale de Montréal, en cours jusqu'en janvier. On n'y présente pas une autre de ses installations démesurées, qui se situent entre le salon de lecture et l'agora publique, mais *Touching Reality* (2012), une vidéo projetée sur un simple mur, à découvrir parmi d'autres œuvres au Musée d'art contemporain (MAC).

Un quotidien parisien a déjà dit que la loi Hirschhorn est celle du chaos. Lui affirme travailler avec son environnement. Dans *Touching Reality*, une main féminine fait défiler, sans fin, les images de son appareil mobile. Images d'horreur: corps ensanglantés, démembrés. Pas besoin d'inventer le chaos, il circule déjà entre nous.

«*Si je fais quelque chose comme celle-ci avec le touch screen, dit le Parisien, c'est parce que je vois des gens autour de moi le faire.*»

Ni provocateur ni moralisateur, Hirschhorn ne cherche pas à éveiller des consciences, mais à susciter des réflexions pour nous garder «debout», droits, et nous empêcher de nous assoupir. Ces photos, ce ne sont pas celles de professionnels, aime d'ailleurs rappeler celui venu à Montréal pour donner une conférence.

«*Il faut se questionner, ne pas se réfugier dans un luxe, dans une sorte de confort, de demi-sommeil. Et dans l'ignorance. La violence, cruelle, est là, visible, de plus en plus proche, mais la tentation est de ne pas vouloir la voir, de se protéger [d'elle].*»

En silence et sur un seul mais grand écran, *Touching Reality* rend la violence très visible. Et palpable, touchante, comme le suggère le double sens du titre anglais. Le geste de la main exprime

VOIR PAGE E 4 : HIRSCHHORN

## CULTURE

## Luminothérapie

ODILE TREMBLAY



On cherche la lumière quand la noirceur de l'hiver nous tombe dessus. Car si l'été est la saison des festivals, des grands rassemblements culturels à aire ouverte, le rapport aux œuvres se transforme quand le froid extérieur s'en mêle. Plus intime, plus essentiel peut-être. L'effort de sortir pour assister à un spectacle, à une pièce de théâtre se fait douloureux. On songe: «*Ça a besoin d'être bon...*» avant de s'y pointer. Parfois on ressort dans les rues noires bien réchauffé.

Faut dire qu'un titre comme *Lumières, lumières, lumières* relève de la promesse. Sa durée? Une heure seulement. Brève mais intense séance de luminothérapie.

C'est miraculeux, un moment de théâtre, quand les éléments tombent à leur place sans s'égratigner. Ainsi, à l'Espace Go, cette heure parfaite entre chien et loup...

Cette pièce d'Evelyne de la Chenelière, conçue lors d'une résidence d'artiste au théâtre Espace Go, est adaptée du roman *Vers le phare* (*To the Lighthouse*) de Virginia Woolf et livrée dans une mise en scène aussi brillante qu'épurée de Denis Marleau. À l'écran, les hypnotiques projections vidéo de Stéphanie Jasmin montrent la mer agitée, des vagues. Leur reflux évoque le futur suicide par noyade de Virginia Woolf, mais en fait, ces vagues-là bercent et font chavirer un duo féminin en bord de mer, en deux temps, avant et après la Première Guerre mondiale.

Entre Madame Ramsay (Anne-Marie Cadieux), bourgeoise, mariée, mère de famille, et Lily Briscoe (Evelyne Rompré), artiste solitaire et bohème, un dialogue apparemment de sourdes, mais pas tant que ça, réflexion faite. Que les interprètes aient su rendre si finement le sous-texte tissé d'humour, d'espoirs à moitié comblés et de pulsions inavouables qui agitent leurs modèles, cela participe au miracle en question. Le mari de Madame, calqué sur

le père de Virginia Woolf, ne sera jamais montré, mais beaucoup raillé. Ces dames pensent surtout tout haut, à l'instar de la romancière britannique, ici dédoublée, en plongée introspective traduite à la scène par Evelyne de la Chenelière.

*To the Lighthouse*, sorte de poème en prose autobiographique, avait été publié en 1927, dans l'entre-deux-guerres, par une Virginia Woolf attentive à capturer l'angoisse d'une période agitée. Sur scène, s'élancent ses réflexions croisées, profondes et aiguës comme des lames, sur les destins des femmes entre indépendance et concessions, sur l'art, la maternité, la destruction de la guerre, les rendez-vous manqués, les désillusions de la vie.

**C'est miraculeux, un moment de théâtre, quand les éléments tombent à leur place sans s'égratigner**

Des propos qui n'ont pas vieilli, car nos propres temps sont troubles et la condition féminine, encore ballottée entre repli et libération.

C'est bien pour dire: à l'Espace Go, *Lumières, lumières, lumières* nous ramène aux soubresauts de l'actualité en ce qui concerne les questions de consentement sexuel, les cris du cœur de plusieurs femmes qui dénoncent des abus, certaines sans savoir jusqu'où elles peuvent ou doivent aller. Car aucune balise n'est encore posée en matière de relations hommes/femmes. Du moins ces choses-là sont dites et commentées sur la place publique, songe-t-on entre deux tirades de Lily Briscoe et de Madame Ramsay.

Virginia Woolf, une des premières écrivaines de la modernité, avait compris la charge de ces jeux de pouvoir, là où les femmes n'ont pas le gros bout. Cette pièce si réussie, tirée de sa prose, près d'un siècle plus tard, nous rappelle à quel point elle aurait mérité d'être plus vite entendue.

## Des villes et des bâtiments

Et tant qu'à conseiller aux gens de sortir pour échapper aux dépressions hivernales, on a envie de les diriger vers le Centre PHI, dans le Vieux-Montréal, devant les projections des six films en 3D liés au projet *Cathedrals of Culture*, lancé par le cinéaste Wim Wenders. Riche idée, que celle de faire parler des édifices iconiques en présumant qu'ils ont une âme, et le démontrant. À preuve...

Six cinéastes se sont emparés de leur bâti-



CAROLINE LABERGE

Dans *Lumières, lumières, lumières*, les hypnotiques projections de Stéphanie Jasmin montrent la mer agitée dont le reflux évoque le futur suicide par noyade de Virginia Woolf.

ment d'élection en lui dédiant un film dans lequel le 3D sert davantage le réalisme que l'effet bœuf. Vous pourrez voir tout ça à Montréal du 5 au 11 décembre en deux volets, à s'enfiler ou pas dans la continuité.

Il y a d'abord la Philharmonie de Berlin dans son histoire et sa modernité triomphante — elle fut longtemps voisine du Mur — vue par Wim Wenders. Puis le Salk Institute, mariage de la science et de la nature sur la côte californienne, célébré par Robert Redford. Ajoutez la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Petersbourg, fondée par Catherine II en 1795, dans son décor baroque débordant de manuscrits rares et de volumes anciens. L'Opéra d'Oslo est une aire ouverte et généreuse. Le Centre Pompidou, énorme tuyauterie aux quatre vents, qui fit scandale il y a 40 ans à Paris, tient de la figure presque maternelle aujourd'hui.

Plus étonnante et seule de son espèce: la prison norvégienne modèle de Halden en plein

bois, éclatante d'humanisme et de modernité, oppressante pourtant. Marie-Antoinette affirmait, et on veut bien la croire, qu'il n'y a pas de belle prison.

Chose certaine, l'ensemble à six voix nous force à réfléchir sur le langage et la mission de l'architecture, sur la charge symbolique d'un bâtiment dans une époque et une culture données, car celui-ci n'est pas fixe, mais s'enrichit de mémoire au fil des ans et se propulse vers un avenir à anticiper.

Alors, on imagine les lendemains de ces édifices-là et de bien d'autres, avec un tas de questions derrière nos lunettes adaptées pour le 3D. Ce que seront les bâtiments iconiques de demain, sur une planète qui perd la boule, reste à inventer, et le vertige s'en mêle. On retourne dans le froid en essayant de plus belle de l'anticiper.

otremblay@ledevoir.com

## Si les édifices pouvaient parler...

En marge de *Cathedrals of Culture*, le Centre PHI organise une **table ronde sur l'âme des édifices**. Quatre grandes peintures y discuteront de ces espaces capables de refléter notre culture: Sophie Girronay, Phyllis Lambert, Stéphane Pratte et Jean Pelland. Le 4 décembre, à 18 h, au Centre PHI.

## CATHÉDRALES

SUITE DE LA PAGE E 1

pour les oreilles et le son: donner un profondeur, des perspectives, dit-il dans un entretien accompagnant le matériel promotionnel du film.

«*On est loin du tape-à-l'œil. Wim Wenders fait du 3D intelligent*», signale Danny Lennon, commissaire du Centre PHI, qui a vu le documentaire lors de son lancement à Berlin en février dernier et tenait à le présenter ici au plus grand nombre dans son format 3D original. D'où sa projection en deux programmes distincts d'une heure quinze, deux fois par jour, une dérogation aux habitudes de visionnement ciblé de ce lieu culturel.

Les six films y gagnent, car les voir en rafale soulignerait une certaine redondance dans le ton, qu'une pause atténue. Le réalisateur allemand tenait d'ailleurs aux formats de 30 minutes par film afin que ceux-ci puissent circuler dans tous les circuits de diffusion, des musées au petit



SOURCE CENTRE PHI

Michael Glawogger a braqué sa caméra sur la Bibliothèque nationale de Russie.

écran, seuls ou regroupés. Pour mieux savourer comment le bâti exhale les idées et les rêves de ceux qui les imaginent et leur donnent vie.

Le Devoir

**CATHEDRALS OF CULTURE**  
Au Centre PHI, du 5 au 10 décembre.

du 11 NOVEMBRE  
au 06 DÉCEMBRE  
2014

ESPACE GO

LUMIÈRES, LUMIÈRES,  
**LUMIÈRES**

texte  
**EVELYNE DE LA CHENELIÈRE**

avec  
**ANNE-MARIE CADIEUX  
EVELYNE ROMPRÉ**

mise en scène  
**DENIS MARLEAU**

une production  
d'**ESPACE GO**

Soyons clair, c'est une véritable perle qui brille en ce moment sur la scène de l'Espace Go. Les comédiennes se saisissent de cette exigeante partition avec brio. La mise en scène de Denis Marleau est d'une précision sans faille.  
**Christian Saint-Pierre, Le Devoir**

Lumineux! L'écriture est remarquablement maîtrisée. La mise en scène explore brillamment les tensions et les points de rapprochement qui existent entre les deux femmes. Quant aux comédiennes, leur prestation est sans défaut.  
**Aurélie Olivier, RevueJeu.org**

Evelyne de la Chenelière parvient de brillante manière à extraire les personnages romanesques de Woolf de leur cadre d'origine.  
**Jean Siag, La Presse**

La mise en scène de Denis Marleau réussit en tous points à imaginer le dialogue intérieur de ces femmes. Les comédiennes illuminent la scène. Une pièce qui continue de nous habiter après les applaudissements, témoignage de la grande habileté qu'a Evelyne de la Chenelière d'évoquer des images mémorables.  
**Geneviève Germain, MonTheatre.qc.ca**

À l'aide d'une superbe mise en scène de Denis Marleau, l'auteur offre un texte poignant, complexe. Evelyne Rompré offre un jeu particulièrement intéressant, impossible de passer sous silence la prestation sans faille d'Anne-Marie Cadieux.  
**Hugo Prévost, pieuvre.ca**

THÉÂTRE ESPACE GO  
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Conseil des arts et des lettres Québec  
Conseil des Arts du Canada  
Hydro Québec  
transat  
PARTENAIRE DE SAISON

LA VEILLÉE PRÉSENTE

PARTENAIRE DE PRODUCTION  
QUÉBECOR

COMPLÈT les 6 et 13 décembre  
18 NOV. — 13 DÉC. 2014

**AVANT LA RETRAITE**  
DE THOMAS BERNHARD

« Une pièce dense et forte. [...] La mise en scène de Catherine Vidal est impeccable, slalomant entre réalisme et métaphores. » M. Cloutier, La Presse

« Un trio grandiose d'acteurs [...] Avant la retraite [...] nous met en garde contre les comportements qui pourraient mener à une nouvelle dérive similaire au nazisme. [...] Une grande pièce, à voir sans fautes. » P. St-Onge, MonTheatre.qc.ca

« Avant la retraite est une œuvre subtile, toute en nuances [...] plus que nécessaire. » H. Prévost, pieuvre.ca

« Une pièce coup-de-poing. Un texte très fort. » A-M. Kerouac, Catherine et Laurent, CIBL 101,5 FM

THÉÂTRE PROSPERO

1371, RUE ONTARIO EST  
BILLETTERIE 514.526.6582  
ACHAT EN LIGNE  
THEATREPROSPERO.COM

Conseil des arts et des lettres Québec  
Conseil des Arts du Canada  
Canada Council for the Arts  
LE DEVOIR

Photo: Adrienne Surprenant et Alexis Aubin - © D'Acche Editeur

## CULTURE › MUSIQUE

## Mon coffret, ton coffret, notre quarantième

Quand la célébration les réunit en vitrine, difficile d'évoquer Aut'Chose sans Beau Dommage...

SYLVAIN CORMIER

**A** 14 ans, fin 1974, début 1975, on choisissait son camp. On était Aut'Chose, un peu comme la génération précédente avait été Stones, ou alors on était Beau Dommage, comme on avait été Beatles. Trait grossièrement tiré, comparaison facile, mais à cet âge-là, on a besoin d'appartenir à UNE gang de bicycles, fût-ce à pédales. «*Prends une chance avec moi*», exhortait Lucien Francœur, sur fond de riff «*psychédélique*». Oui! J'avais pris une chance avec Aut'Chose, à tout le moins le temps de ce premier album, dont les paroles transgressaient jouissivement les bornes du bon goût. Dans *Hey You Woman*, j'en frétiliais: «*Femme d'épouvante / Mélange de toutes les beautés pi de toutes les horreurs du monde [...]* De Jayne Mansfield à Juliette Huot / de Lise Payette à Dracula...» Le culot de ce gars, qui ne chantait même pas!

«*T'avais 14 ans? C'était l'âge parfait pour que ça fesse*, dit en souriant Francœur au Second Cup de la rue Bernard, en biais de l'Outremont. *Y a des chanteurs comme Papillon qui m'ont dit avoir scrapé leur secondaire en écoutant mes records...*» Pas mon cas: premier de classe, j'avais pas ce qu'il fallait pour me la jouer Jim Morrison à la polyvalente Henri-Bourassa. Si Francœur, Pierre Gauthier et les autres gars d'Aut'Chose m'avaient donné des envies d'orgies avec leurs chansons «*sexe-fiction*», Beau Dommage a vite pris le relais et premier album de février 1974 sur les lèvres, m'a ramené dans le vif du sentiment amoureux renaissant. «*C'est pas facile d'être amoureux à Montréal*», écrivait Pierre Huet, chantaient Michel Rivard, Pierre Bertrand et Marie-Michèle Desrosiers, avec l'habillage de Robert Léger et les beaux toms de Réal Desrosiers pour me reconforter. Encore moins facile à Montréal-Nord...

A 53 ans, bientôt 54, «*ça fait drôle d'y penser*», je retrouve Aut'Chose et en même temps, forcément, 40<sup>e</sup> anniversaire oblige, Beau Dommage. S'échappent pas, ceux-là, si distincts soient les destins. On les retrouvera dans le même étalage chez les disquaires, c'est leur lot: chacun son produit pour célébrer. Intégrale des albums pour la bande à Francœur, avec DVD d'une heure de télé au Jardin des étoiles (que j'avais regardé, assis à ça de l'écran de la Philco, en 1975), ainsi que l'enregistrement de la réunion du groupe au Café Campus en 2005. Francœur et le guitariste Jacques Racine soutenus par des fans finis, gars de Voivod et de Groovy



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pour Lucien Francœur, la publication du coffret de l'intégrale d'Aut'Chose est un premier pas dans la résurgence du matériel d'un groupe-culte demeuré dans l'ombre.

Aardvark. Quant à Beau Dommage, dont l'intégrale CD/DVD a paru en 2008, «*album de famille*» assorti du livre *Tellement on s'aimait* par Robert Thérien, on propose à la manière The Beatles in Mono un boîtier des disques en vinyle 180 grammes. Avec sérigraphie.

La der des ders, souligne Rivard. «*Un retour, même pour un soir, était hors de question. De ce côté-là, on a donné, donné, donné. L'album de famille, les albums-hommages, tout ce qu'il y avait à sortir est sorti. Tout ce qu'il y avait à écrire sur Beau Dommage a été écrit, ou presque. Restait ça à offrir, des vinyles de qualité, qui sonnent vraiment bien — je dirais un bon 10% en mieux —, qui correspondent à l'engouement de ces dernières années pour les belles grandes pochettes et les galettes noires: un bel objet, et un clin d'œil affectueux au format d'origine, en même temps.*»

Boucle bouclée? Probable. Pour Francœur, et tous ceux qui réclamaient Aut'Chose en magasin, c'est la première grande résurgence de tout ce matériel demeuré plus culte que populaire. «*Toi, t'avais l'âge, mais la persistance d'Aut'Chose n'a pas eu lieu par la radio, ni par de grandes retrouvailles aux FrancoFolies. C'est les tripeux, les musiciens, qui ont jamais arrêté de m'en parler, c'est la gang à Voivod qui me disait que Le cauchemar américain, c'était l'album qu'ils apportaient en tournée.*

*Moi, je suis sorti de l'underground pour faire Aut'Chose, et après c'est retourné dans l'underground, mais c'est jamais mort. J'ai fait une tournée avec Papillon, les gars des Respectables. J'ai une bonne filiation rock sauvage. Le coffret, c'est d'abord pour eux autres.*»

Et l'histoire est contée, foisonnante, en petits caractères dans le livret, complément du livre Francœur le rocker sanctifié. «*Tout n'est pas dit. Après, on veut sortir le boxset Francœur, six CD, avec Yves Simoneau le cinéaste, qui ferait un court métrage avec du stock qu'il avait filmé de moi en 1980. En tout cas, c'est ce qu'on souhaite. Moi, j'ai jamais eu de plan de carrière. C'était une pulsion. Le premier Aut'Chose, c'était déjà un aboutissement pour moi, c'était l'affaire incroyable de se retrouver sur un disque. On peut pas imaginer aujourd'hui ce que c'était, se re-*

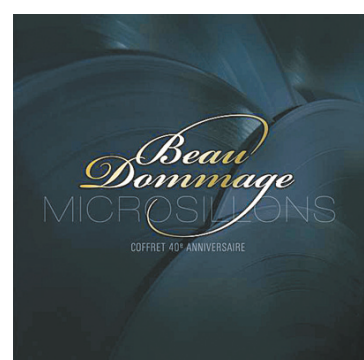
*trouver "signés" par une multinationale, être sur un record. Le high que c'était, man!*»

## Histoires de vinyles

À l'ère d'iTunes à la pièce et des listes d'écoute de Spotify, on a oublié. L'impression d'impossible accession, l'air raréfié des sommets, le vertige. Son vinyle parmi les vinyles tant aimés. «*Le vinyle, c'est toute mon adolescence, résume Réal Desrosiers. Partir un vendredi soir de Duvernay pour aller chez Phantasmagoria acheter All Things Must Pass [de George Harrison]. Mettre un disque sur la table, mettre mes écouteurs et jouer de la batterie par-dessus les Beatles, les Stones, les Kinks.*» Et puis, un jour, le même Réal dans le disque, sa batterie dans les chansons. «*Je me rappelle surtout l'immense bonheur d'aller porter le premier disque chez mes parents. Ça faisait neuf mois que je leur parlais du groupe.*



JACQUES PAILLETTE

Lithographie tirée du coffret *Microsilions* de Beau Dommage.

*Enfin, c'était officiel. J'avais ma face sur une pochette. J'étais donc à leurs yeux un vrai musicien.*

Pierre Huet, le principal parolier, n'a pas eu sa face sur la pochette. «*C'est mon seul regret. Ça devait être une pochette qui s'ouvre. Ma face aurait été à l'intérieur. Mais je revois surtout Michel, qui rentre au 4606, de Lorimier avec un exemplaire du premier disque, et d'avoir dit: "Ça y est, Michel, on peut mourir, c'est gravé."» Rivard: «*Il y avait eu des discussions épiques, dont Beau Dommage avait le secret, au moment de déterminer la séquence des chansons. Par quoi commencer la face A, par quoi finir la face B: on se faisait des cassettes, c'était infini.*» Huet renchérit: «*Quand on a fait Où est passée la noce?, je ne sais plus qui, dans le groupe, avait compris que, quelque part, le blues de la métropole et Heureusement qu'il y a la nuit, c'est le même**

*désenchantement, l'un en mode plus upbeat, l'autre plus mélancolique: c'était bien que ça ouvre et ferme la face A. Tout était pensé. Et repensé.*»

Tous les membres de Beau Dommage, tient à préciser Réal, ont été invités au lancement du coffret d'Aut'Chose. «*On n'était pas dans le même club, relativise Huet, c'était une question d'attitude. Plume parlait de nous comme de Beau Crémage. Beau Dommage, c'était le groupe qu'on aimait hair. Par ailleurs, la poésie de Lucien était vraiment effrénée.*» Là-dessus, la comparaison Beatles-Stones tient: tout ce monde-là se fréquentait. Huet rigole: «*Ben oui, on a été voir Aut'Chose en spectacle...*»

Le Devoir

**D Écouter** Un extrait pour chacun des coffrets. [ledevoir.com/musique](http://ledevoir.com/musique)

## Bowie contre Bowie

Ça ne peut pas être un hasard. En magasin, virtuel ou du genre qu'on arpente pedibus (ça existe encore), vous trouverez ces jours-ci DEUX coffrets rétrospectifs de Bowie se faisant risette. Concoctés l'un et l'autre par le zig tombé du ciel, à un quart de siècle d'écart.

Dans le coin gauche, la réédition de *Sound + Vision*, boîtier rapetissé mais néanmoins riche de ses quatre disques farcis de prises alternatives (le démo de *Space Oddity*, notamment) et d'extraits de spectacles forts (période *Ziggy*, période *This White Duke*). Dans le coin droit, le regard neuf de l'androïde chantant sur cinq décennies de métamorphoses (ironique est le titre, *Nothing Has Changed*, tu parles!): en trois disques, on remonte dans le temps façon *Doctor Who*, de la nouveauté-pour-justifier-un-présent *Sue* (*Or A Season in Crime*) jusqu'à *Liza Jane*, enregistrée en 1964 en tant que Davie Jones avec ses King Bees.

Que choisir? Faut-il remplacer son *Sound + Vision* par le *Nothing Has Changed* et ses matricages dernier cri? A-t-on vraiment besoin des chansons du Bowie d'après *Buddha of Suburbia* (1993), voire *Modern Love* (1983)? La suite est moins marquante, mais non sans une remarquable volonté de renouvellement et de pertinence. Le personnage continue de fasciner. En cela, c'est vrai, rien n'a changé. On l'avouera, les raretés de *Sound + Vision* en imposent: Bowie chantant Springsteen (*It's Hard to Be a Saint in The City*), on veut ça. Encore un cas d'achat à la pièce? On prend *Nothing Has Changed*, et on télécharge les révélées de la réédition? Ce serait ma solution.

NOTHING HAS CHANGED  
THE BEST OF DAVID BOWIE  
Sony

SOUND + VISION  
Parlophone/Warner

USINE ©

# PHÈDRE

JÉRÉMIE NIEL

AVEC MARIE BRASSARD + MANI SOLEYMANLOU  
+ BENOÎT LACHAMBRE + EMMANUEL SCHWARTZ

03. 04. 05 DÉC.

MARIE BRASSARD - IMPÉRIALE, ET EMMANUEL SCHWARTZ, D'UNE PHYSICALITÉ CAPTIVANTE, PORTENT LES MONOLOGUES AVEC PANACHE. Christian Saint-Pierre, Le Devoir, 2014

BILLETTERIE 514 521-4493 USINE-C.COM

«*Prismes, avec son ludisme, son orgie de couleur, sa trame sonore délirante, ses interprètes exubérants est une œuvre magnifique*» (dfdanse.com)

DANSE DANSE SAISON 2014 2015

Place des Arts

# MONTREAL DANSE

PRISMES  
BENOÎT LACHAMBRE

2 - 6 DÉC 2014  
20 H CINQUIÈME SALLE

BILLETS 33 \$

DANSE DANSE.CA  
placedesarts.com

CGI

## CULTURE › THÉÂTRE

## La bête humaine

Jean-Philippe Baril Guérard teste les limites de la liberté de parole avec *Tranche-cul*

MARIE LABRECQUE

Dans l'univers drôlement féroce de Jean-Philippe Baril Guérard, l'humain est un prédateur pour ses semblables, et la vie sociale, une lutte. Simple méchanceté entre amis, discours raciste, défense du capitalisme sauvage ou de l'eugénisme : les personnages de *Tranche-cul* justifient les énormités qu'ils profèrent par une « version très personnelle et intéressée » de la théorie de l'évolution, ce qu'on nomme le darwinisme social.

Leurs points de vue reposent sur le postulat d'une hiérarchie sociale où règne la loi du plus fort. La pièce du très actif auteur de 26 ans, qui vient aussi de publier un roman traitant d'un thème connexe (*Sports et divertissements*, aux Éditions de ta mère), pose la question suivante : « Est-ce qu'il doit toujours y avoir un bouc émissaire dans un groupe, une personne en bas de la chaîne alimentaire qui mange toutes les claques ? » À cette question, Baril Guérard répond : « Je défends la thèse que oui : il y a une part de cruauté inhérente chez l'humain. »

Parmi les motifs textuels récurrents de la pièce, il y a cette affirmation qu'on ne doit pas remettre en question, se battre contre ce qui est finalement une loi de la nature. Un déterminisme biologique qui est une manière pour les personnages de se déresponsabiliser, comme si l'admission de leur dimension animale légitimait leur férocité.

Cette courtpointe éclatée de tableaux liés thématiquement aborde une telle variété de sujets délicats, au degré de gravité croissant, qu'il devient vite évident, espère l'auteur, « que le sujet de la pièce n'est

pas ce dont on parle, mais comment on en parle. C'est un show sur la méthode, sur notre façon d'argumenter ». Bonjour, en effet, les sophismes et raccourcis intellectuels. La pièce expose les dangereuses dérives auxquelles ce type de raisonnement peut mener.

Machiavélique, l'auteur se plaît à utiliser des opinions qui paraissent initialement séduisantes, capables de créer un consensus, avant d'ouvrir la porte aux glissements idéologiques. « C'est le principe de base qui guide l'écriture de chaque scène : présenter une pensée qui peut avoir de l'allure jusqu'à ce qu'on se rende compte que le personnage va trop loin et créer un sentiment de culpabilité chez le spectateur pour s'être attaché à lui. » Histoire de remettre en question la part d'intolérance qui se tapit sous notre vernis civilisé. Et de susciter une réflexion : est-on aussi critique qu'on le croit par rapport aux idées qu'on reçoit ? « Moi-même je me suis surpris pendant l'écriture à adhérer à ce qui est dit... »

## Du virtuel au réel

L'auteur de *Warwick* reconnaît éprouver du plaisir à créer des « personnages haïssables, des pensées tordues ». « J'aime prêcher par le contre-exemple, ajoute-t-il. Ça fait de bons shows ! » Sur le plan formel, ce texte relayé par 14 acteurs évoquerait d'ailleurs le *Rouge gueule* d'Étienne Lepage. « C'est l'une de mes expériences les plus fortes au théâtre ces dernières années, l'une des seules fois où je me suis senti bousculé, choqué. Cette pièce m'a tellement rentré dedans que je me suis dit que choquer était peut-être une des seules avenues qui nous restent... »

*Tranche-cul* offre un miroir déformant, grossi, mais fait

écho à ce qu'on peut entendre dans les médias, croit l'auteur. « C'est comme si on prenait des internautes qui s'insultent dans un forum et qu'on les transposait dans la vie réelle. Quand on a une personne devant soi, on tempère généralement ses propos. C'est pourquoi les relations humaines sont très étranges, décalées, voire inacceptables, dans le spectacle. »

Peut-on tout dire ? Jean-Philippe Baril Guérard constate l'existence d'un « culte de l'opinion » généralisé. « Et je pense qu'une vision très pernicieuse du concept de liberté d'expression s'installe dans la société. On peut de plus en plus justifier des discours discutables en disant : j'ai droit à mon opinion. Mais c'est une question qui se pose depuis les années 2000, avec les radios de Québec : où est la ligne entre la diffamation et la liberté d'expression ? A quel moment est-ce que l'opinion devient insulte ? J'ai l'impression qu'on a mis un doigt dans un engrenage et qu'on ne pourra pas le ressortir. »

S'inquiétant des dérives potentielles, des rumeurs qui remplacent l'information (« les faits ont de moins en moins de valeur », déplore-t-il), mais sans prôner pour autant la censure, il ne voit guère de piste de solution. « Je pense que tout le monde doit avoir une responsabilité face à son propre discours. Et tout le monde devrait lire *La rhétorique d'Aristote*... » (rire). En attendant, direction Espace libre si vous avez envie de faire travailler, avec humour, votre esprit critique.

Collaboratrice  
Le Devoir

## TRANCHE-CUL

Texte et mise en scène : Jean-Philippe Baril Guérard, à l'Espace libre, du 4 au 20 décembre.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

« [J'éprouve du plaisir à créer] des personnages haïssables, des pensées tordues. J'aime prêcher par le contre-exemple. Ça fait de bons shows ! »

Jean-Philippe Baril Guérard



ROMAIN LOPEZ

Image tirée de *Touching Reality*, 2012, de Thomas Hirschhorn.

## HIRSCHHORN

SUITE DE LA PAGE E 1

une affection, en opposition avec le contenu affiché.

En 2007, Thomas Hirschhorn avait été exposé une première fois au MAC, lors de l'acquisition par le musée de l'installation *Jumbo Spoons and Big Cake* (2000). Dans le catalogue qui accompagnait cette œuvre monumentale, emblématique de sa signa-

ture — ruban adhésif, références littéraires, composition en collage, structure précaire, tous les ingrédients Hirschhorn y sont —, l'artiste qualifiait le monde d'injuste, de gênant, de merdique même. Sept ans plus tard, il a tenu à (se) nuancer.

« Il y a beaucoup d'injustices, d'inégalités, de violence. Mais il y a aussi la beauté, l'amour, l'amitié. Il y a la

poésie, l'art, la philosophie. Ma mission est de montrer quelque chose d'entier. Il ne faut pas détourner les yeux du côté négatif, ni du côté positif », dit celui qui voit l'art comme un des derniers lieux de rassemblement.

## Un appel à l'émancipation

Sensible à de multiples réalités, Thomas Hirschhorn a souvent exposé dans l'espace public, en marge des quartiers de spectacles officiels. À Aubervilliers, en banlieue de Paris, il a monté le Musée précaire Albinet (2004), en collaboration avec les habitants de cette cité voisine du Stade de France. Dans ce musée hors du commun, on exposait des trésors du Centre Pompidou, on dialoguait, on servait des repas communautaires.

Hirschhorn dit s'adresser toujours à un public « non exclusif ». Pour lui qui cherche à briser les frontières sociales et esthétiques, le terme a son importance. Le non-exclusif concerne chaque individu, un à la fois, sans l'affubler du terme « privilégié » ou « non privilégié ».

« Il n'est pas question de masses, ou du plus grand nombre », dit l'auteur du *Monument à Bataille* (2002). « Le non-exclusif n'exclut personne, mais demande une action, un petit effort », précise Hirschhorn.

Cet effort était explicite dans sa dernière exposition personnelle, celle du printemps 2014 au Palais de Tokyo, au cœur de Paris. L'installation *Flamme éternelle* prenait la forme d'une tribune ouverte avec des énoncés, tronqués, tels que « Je ne veux pas un avenir, je veux un... ». Les gens étaient invités à les compléter... ou pas.

« Ce qui est important, dit-il, c'est que la phrase n'est pas terminée. S'il s'agit de l'avenir, il n'est pas hypothéqué. Il faut se livrer, être attentif et prêt à le construire soi-même. C'est un appel à l'émancipation. »

Le thème de l'avenir comme celui de la Biennale de Montréal lui convient bien. Non pas qu'il ait une opinion arrêtée



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## Thomas Hirschhorn en cinq dates

1957 Il naît à Berne, en Suisse.

1984 Il s'établit à Paris.

Années 1990 Il se fait une réputation avec des sculptures précaires, faites à partir de matériaux pauvres, notamment du papier journal, des sacs de poubelles, du ruban adhésif.

2000 Premier lauréat du prix Marcel-Duchamp, plus grande distinction en art contemporain français.

2002 Il expose à la Documenta de Cassel son installation *Monument à Bataille*.

2011 Son installation *Crystal of Resistance* occupe le pavillon de la Suisse, à la Biennale de Venise.

sur le futur, au contraire. Son attitude à se tenir debout permet de faire face à toutes les éventualités, catastrophiques ou merveilleuses. « *Touching Reality*, soutient Thomas Hirschhorn, est une invitation à appréhender l'avenir. On doit rester réveillé. »

Collaborateur  
Le Devoir

MARIEVE MARECHAL  
MARJOLAINE BEAUCHAMP  
GENEVIEVE DESROSIERS  
CATHERINE DORION  
CATHERINE LALONDE  
MAXIME CATELLIER  
MARTIN LETARTE  
ALEXANDRE FAUSTINO

JEAN-STEPHANE LYNE  
VIEL LEBLANC  
JEAN-PHILIPPE GAGNON  
STEVE GAGNON  
TON MIRON  
OLAS LAUZON  
HUBERT AGUIN  
ALEXANDRE FAUSTINO

GABRIELLE CÔTÉ  
JULIEN DESJARDINS  
SYLVIE LALIBERTÉ  
PHANIE DESPATIE  
MARC DESGENT  
JOCYLYN PELLETIER  
FRANÇOIS GUÉRARD  
ALEXANDRE DOSTIE  
JEAN-PAUL DAoust

**ATTENTAT**  
Des cagoules. De l'amour. Des poèmes.  
DU 2 AU 17 DÉCEMBRE 2014 Au Théâtre de Quat'Sous

Mise en scène Gabrielle Côté et Véronique Côté Avec Alexandre Bergeron, Mykalle Bielinski, Catherine-Amélie Côté, Gabrielle Côté, Véronique Côté, Steve Gagnon et Alexandrine Warren Textes Roland Giguère, René Lapierre, Maxime Catellier, Marjolaine Beauchamp, Catherine Dorion, François Guerrette, Simon Dumas, Benoît Jutras, Alexandre Faustino, Jean-Sébastien Larouche, Véronique Côté, Geneviève Desrosiers, Jean-Philippe Tremblay, Steve Gagnon, Geneviève Letarte, Evellyne de la Chenelière, Catherine Lalonde, Mariève Maréchal, Carole David, Natasha Kanapé Fontaine, Daniel Leblanc-Poirier, Louise Desjardins, Sylvie Laliberté, Gaston Miron, Nicolas Lauzon, Alexandre Dostie, Stéphane Despatie, Jean-Marc Desgent, Jean-Paul Daoust, Hubert Aquin, Gérald Godin et Jocelyn Pelletier Costumes Maude Audet Lumière Martin Siros Musique Mykalle Bielinski

BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

Énergie Québec  
Conseil des arts et des lettres du Québec  
Canada Council for the Arts  
2014  
Orléans Express  
Musée des beaux-arts de Montréal

4<sup>e</sup> SAISON 2014 • 2015

**salle Bourgie**

LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

**BACH DANS L'INTIMITÉ**  
Mardi 2 décembre • 19h30  
Gilles Cantagrel, concepteur et narrateur  
Ensemble vocal et instrumental de la Fondation Arte Musica  
Œuvres de J. S. BACH, C. P. E. BACH, COUPERIN, HASSE et STÖLZEL  
Spectacle autour du *Petit livre pour Anna Magdalena Bach*  
Présenté dans le cadre du Festival Bach de Montréal

**SCANDALE À PARIS**  
Mercredi 10 décembre • 19h30  
Pentaèdre - Quintette à vent  
TAFFANEL Quintette en sol mineur  
RAVEL *Ma mère l'oye*  
STRAVINSKI *Le sacre du printemps*  
HINDEMITH *Kleine Kammermusik*  
Concert en lien avec l'exposition De Van Gogh à Kandinsky

**UN FESTIN DE ROY**  
Vendredi 19 décembre • 19h30  
Raphaël Pichon, chef  
CORELLI Concerto *Pour la nuit de Noël*  
TELEMANN *Musique de table* (extraits)  
RAMEAU *Le Théâtre de Rameau*  
(Pièces orchestrales extraites de ses œuvres pour la scène)

Billets et programmation complète  
**sallebourgjie.ca**  
514-285-2000 #4

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL  
FONDATION ARTE MUSICA  
Présenté par TD

## CULTURE › CLASSIQUE

## Les décrocheurs de lune

Blackshaw et Xiao-Mei nous ouvrent des horizons insoupçonnés dans Bach et Mozart

CHRISTOPHE HUSS

L'une est Chinoise, l'autre est Anglais. Ils sont nés tous deux en 1949. Ils ne se connaissent pas, mais exercent le même métier, le même sacerdoce, avec la même — rare — faculté d'aller décrocher la lune, au-delà des notes, au-delà du clavier.

Difficile d'imaginer êtres plus semblables. Sur un même moule, Christian Blackshaw et Zhu Xiao-Mei ont le doute viscéralement ancré en eux. Vont-ils atteindre le niveau de leurs propres exigences? Christian Blackshaw, prophète de la musique de Mozart, a longtemps repoussé la perspective de graver un disque de son compositeur fétiche dans *«L'espoir que cinq ou dix ans plus tard»* il pourrait *«faire beaucoup mieux»*. Le second volume de son intégrale, hors normes, hors du temps, des sonates vient de paraître sur étiquette Wigmore Hall.

*«Je ne suis pas digne de jouer devant la tombe de Bach»*, ressassait Zhu Xiao-Mei en mai dernier à Montréal, où elle venait juger les candidats du Concours musical international. Bach est à la pianiste chinoise, rescapée des camps de Mao, ce que Mozart est à Blackshaw: l'alpha et l'oméga de la musique. Lorsqu'elle se trouvait indigne des *Goldberg* à l'église Saint-Thomas de Leipzig, il y a six mois, Zhu Xiao-Mei sortait de l'enregistrement de *L'art de la fugue*, sommet quasiment inaccessible de la musique. Xiao-Mei est finalement allée à Leipzig, jouer devant la tombe de son dieu musical. Un DVD documente ce moment unique. Et sa version de *L'art de la fugue* paraît également, cette fois en CD.

## La grâce

Le second volume de sonates de Mozart par Christian Blackshaw provient, comme le premier, de concerts enregistrés au Wigmore Hall de Londres en 2012. Conscient de la naissance d'un *«phénomène Blackshaw»*, Wigmore Hall distille désormais les parutions afin de créer une attente.

Tout comme le volume 1, ce nouvel album dépasse les plus folles espérances. Le contrôle du son et la poésie qui résulte de la maîtrise de cette production sonore tiennent de l'irréel, surtout lorsqu'on sait qu'il s'agit de captations



Zhu Xiao-Mei voue un culte à Bach.

de concert, sans retouches. L'été dernier, à Orford, Blackshaw a montré que tout cela est *«pour de vrai»*. Il vient de donner en concert les *Sonates D. 958, 959 et 960* de Schubert. Imaginez cela au Québec un jour...

Le volume 2 des Mozart de Blackshaw juxtapose des sonates délaissées (*K. 281, 282 et 283*) et deux monuments (*K. 330 et 333*). Comme dans le volume 1, les *«petites sonates»* deviennent plus grandes que nature. Le génie interprétatif se rencontre à chaque détour de phrase: la façon de poser la dernière note du 1<sup>er</sup> mouvement de la *Sonate K. 283* ou la manière de *«phraser»* les six répétitions de la même note dans le thème de la *K. 281*... Comment mieux illustrer cet art de transformer en phrases éloquentes la percussion de marteaux sur des cordes?

Comme dans le premier album, le deuxième CD renferme les grandes sonates. Et, à nouveau, les mouvements lents sont de purs moments d'éternité, en apesanteur, où le temps s'efface complètement. Depuis Ivan Moravec je n'avais jamais entendu tel magicien du clavier.

## La pianiste et son double

Zhu Xiao-Mei se dédouble. Quel contraste entre la femme si dubitative sur ses capacités et cette pianiste qui, en quelques notes de



Christian Blackshaw est un défenseur de Mozart.

l'aria des *Variations Goldberg*, ramène chaque auditeur à son univers à nul autre pareil!

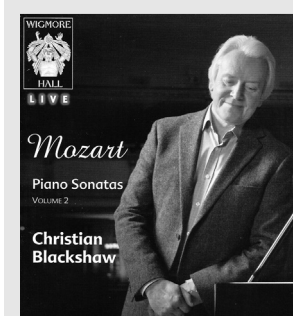
Quatre-vingts minutes de doutes, d'élan (plus qu'autrefois) et de souffrances. Cet enregistrement réalisé à l'église Saint-Thomas de Leipzig en juin 2014, édité uniquement en vidéo, est associé à un documentaire sur l'artiste.

Le public est digne du cérémonial. Suspendu à la musique, il laisse s'écouler une quinzaine de secondes après la dernière note. Zhu Xiao-Mei salue alors, timidement. Elle est encore ailleurs. Et vient ce geste qui ne s'effacera pas de notre mémoire: ce bouquet qu'on lui tend, elle va spontanément le déposer sur la tombe de Bach en s'inclinant longuement.

Le nouveau parcours de Xiao-Mei à travers les *Goldberg* est différent. Il manque ça et là une note à la main droite, mais cela n'a aucune importance. On l'avait déjà noté lors de sa prestation à Orford: ce n'est plus une interprétation d'une partition; c'est un livre ouvert sur les — vraies — choses de la vie. L'éditeur l'a bien compris, qui en guise de musique pour accompagner le menu du DVD ne choisit pas l'aria, mais la douloureuse *25<sup>e</sup> Variation*.

On ne peut s'empêcher de penser que ces *Goldberg* sont forcément différentes, maintenant que Zhu Xiao-Mei s'est attaquée à *L'art de la fugue*. Il y a comme une décantation accrue des lignes, une

## Deux pianistes au disque



Christian Blackshaw. Mozart: Sonates vol. 2. Wigmore Hall WHLive 2 CD 0069/2 (SRI)



Zhu Xiao-Mei. Bach: L'art de la fugue. Accentus CD ACC 30308 (Naxos)



Zhu Xiao-Mei. Bach: Variations Goldberg (live, Leipzig, 2014). Accentus DVD ACC 20313 (Naxos).

superposition de voix à parts plus égales.

*L'art de la fugue*, que la pianiste chinoise décrit comme l'œuvre la plus difficile (et de loin) du répertoire, est édité en CD par Accentus. Le disque a été enregistré à Leipzig en février 2014. Pour le positionner dans la discographie, nous sommes retournés à de nombreuses versions, pour constater la suprématie historique de Tatiana Nikolaïeva, avec comme autre option Grigori Sokolov. Zhu Xiao-Mei renouvelle le miracle. Le miracle, la quadrature du cercle, dans *L'art de la fugue*, est de combiner rhétorique et musique. La pianiste semble parvenue à une clarification de la partition qui lui permet d'habiter l'œuvre et de la parer de musique et de signification. A nouveau, elle ouvre un livre et raconte, en bondissant à travers les entrelacs jusqu'à l'ultime arrêt au-dessus du précipice dans le *Contrepoint XIV*, interrompu par la mort de Bach après 239 mesures.

Zhu Xiao-Mei éclaire Bach, Christian Blackshaw habite Mozart: deux regards musicaux extralucides et hors du commun.

Le Devoir

**D** Écouter › Des extraits des trois disques en vitrine en ligne et sur l'application tablette. [ledevoir.com/musique](http://ledevoir.com/musique)



L'Orchestre de l'Université de Montréal  
sous la direction de  
**JEAN-FRANÇOIS RIVEST**

présente

## EN SOUVENIR D'ELLES

Un moment de recueillement musical, 25 ans après  
les événements tragiques de Polytechnique

avec la collaboration du McGill University Chorus, des Schulich School Singers,  
de l'Atelier d'opéra et du Chœur de l'Université de Montréal

Johannes Brahms

Un Requiem allemand

Solistes : Pascale Beaudin, soprano

John Fanning, baryton

Johann Sebastian Bach

Choral O Haupt voll Blut und Wunden

(Passion selon saint Matthieu)

Motet O Jesu Christ, mein's Lebens Licht

(versions 1 et 2)

Air en écho Flöbt, mein Heiland, flöbt dein Namen

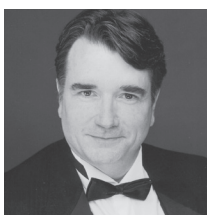
(Oratorio de Noël)

Pascale Beaudin et 14 sopranos

Direction des chœurs : François André Ouimet et Raymond Perrin



Pascale Beaudin



John Fanning

Samedi 6 décembre 2014, 19 h 30

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE

220, avenue Vincent-d'Indy, Montréal (Métro Édouard-Montpetit)

15 \$, gratuit (étudiants) – admission.com 1 855 790-1245

FACULTÉ DE MUSIQUE [musique.umontreal.ca](http://musique.umontreal.ca)

ICI musique diffuseur officiel

Université de Montréal

**quatuor molinari**

**Le Quatuor selon Kurtág**

Intégrale des oeuvres pour quatuor à cordes

**Dialogue**

Samedi 29 novembre 2014, 14h  
Chapelle historique du Bon-Pasteur,  
100 est, rue Sherbrooke, Montréal  
Entrée libre

**Concert**

Vendredi 5 décembre 2014, 20h  
Conservatoire de musique de Montréal,  
4750, avenue Henri-Julien, Montréal  
Billets: 26,50\$, 21,50\$, 11,50\$ (étudiants)

**Conférence pré-concert de Jean Lesage 19h**

T : 514-527-5515  
[www.quatuormolinari.qc.ca](http://www.quatuormolinari.qc.ca)

LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
SAISON 2014 - 2015

**LES VIOLONS DU ROY**

Le retour très attendu d'une œuvre phare avec Les Violons du Roy et La Chapelle de Québec!

**2150\$** pour les 30 ans et moins

MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

**LE MESSIE DE HANDEL**

**VENDREDI 5 DÉCEMBRE 19 H 30**

TREVOR PINNOCK, CHEF  
MIRIAM ALLAN, SOPRANO  
ALLYSON MCHARDY, MEZZO-SOPRANO  
ANDREW FOSTER-WILLIAMS, BARYTON-BASSE  
ALLAN CLAYTON, TÉNOR  
AVEC LA CHAPELLE DE QUÉBEC

Présenté par OPTIMUM. Optimum Ressources inc.

PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL

La Capitale LE DEVOIR  
Groupe financier

[laplacedesarts.com](http://laplacedesarts.com)  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

[VIOLONSDUROY.COM](http://VIOLONSDUROY.COM)

# Dans l'antre du journaliste en zone de conflits

Les «hôtels de guerre» passés sous la loupe de l'artiste Emanuel Licha

## IN CAMERA

D'Emanuel Licha, à la galerie Donald Browne, 372, rue Sainte-Catherine Ouest. Espace 528, jusqu'au 20 décembre.

## MARIE-ÈVE CHARRON

Plusieurs personnes et des médias ont récemment été trompés par un canular mettant en scène un jeune Syrien sauvant une fillette de balles de tirs. Le court film, des images semblant avoir été captées par une caméra amateur, a été mis en ligne, vu abondamment par les internautes et même retransmis en ondes par les médias traditionnels. Ce phénomène n'est pas sans faire repenser au journalisme de guerre et à la pertinence de sa pratique.

Alors que les guerres continuent de faire rage, le métier de reporter de guerre fait face à de nouveaux enjeux soulevés par la facilité avec laquelle des images de conflits sont filmées par des amateurs et diffusées sur la Toile. Si l'exemple du canular montre que le coefficient de vérité prêté aux images en apparence instantanées peut s'avérer un leurre efficace, qu'en est-il des représentations rapportées par les journalistes de guerre? Sont-elles exemptes de toute fabrication?

L'artiste né à Montréal Emanuel Licha s'intéresse depuis quelques années à la représentation de la guerre dans les médias. Il montre dans des photographies, des vidéos et des installations ce qui entoure la pratique de ce métier. Dans l'exposition chez le galeriste Donald Browne, il présente une partie de la série toujours en cours intitulée *In Camera*.



Emanuel Licha, *In Camera (room)*, 2014

Ce sont des photographies qui font incursion dans les hôtels où séjournent les journalistes de guerre, dans des villes et des pays non spécifiés, mais qui font penser au Proche-Orient ou à la Russie. Pour seul indice, les lettres géantes de Gazprom aperçues par la fenêtre d'une chambre.

Les lieux, que l'artiste photographie désertés, disent peu de choses. Hall, salle à man-

ger et chambres sont assez quelconques, mais surtout évocateurs de ce cadre depuis lequel travaillent les journalistes correspondants. Ils sont parfois confinés dans ces espaces, les seuls souvent où ils peuvent exercer un relatif contrôle. En réduisant le cadrage sur ces lieux, Licha laisse dans le hors-champ le sujet de la guerre. De façon exagérée, la série expose la

nécessaire découpe opérée sur les choses et les limites de cet exercice. Loin d'offrir un accès direct sur les guerres couvertes, les médias en produisent une certaine vision.

Depuis la série *War Tourist* (2004-2008) qui l'a fait connaître, Licha a déplacé son attention du récit touristique au récit médiatique. Ce que l'artiste cherche à déconstruire, c'est là où le tourisme et le journa-

lisme semblent se retrouver, à savoir dans la forme divertissante proposée en expérience. Pour le touriste de guerre, c'est l'attraction distanciée des restes de conflits. Pour le spectateur de nouvelles, c'est la présentation, à travers une mise en scène étudiée, d'un reportage fait en zones de conflits.

Avec à-propos trône sur le bureau du galeriste une télévision branchée sur une chaîne

d'informations en continu. Véritable intruse ici, cette télé, dont la disposition est négligée, rappelle autrement son omniprésence dans les foyers et dans les lieux publics, surtout aux États-Unis. À une fréquence régulière, se fait entendre dans la galerie *Live Clock* (2011), une sélection d'indicatifs musicaux, nettement plus emphatiques, venant des chaînes américaines justement, qui ponctuent les bulletins de nouvelles.

C'est d'ailleurs aux États-Unis, dans le camp d'entraînement de l'armée américaine de Fort Irwin en Californie, que Licha a amorcé la série sur les hôtels. Dans ce lieu construit d'après le modèle imaginé d'un village d'Irak et faisant appel aux services d'Hollywood, sont simulés en plus vrai que nature des affrontements. De son périple en ces lieux, Licha a réalisé deux œuvres fascinantes exposées à la galerie SBC en 2010. Une des images de ce lot, une chambre d'hôtel, fait retour dans *In Camera*. L'intérieur de cette chambre, la vue surtout qu'elle offre sur l'extérieur, témoigne d'une conscience troublante voulant que la guerre fasse image.

Autour de ces «hôtels de guerre», qu'il aurait dénichés au fil de ses voyages à Beyrouth, au Caire, à Jérusalem, à Bagdad et à Sarajevo, Emanuel Licha mène également le projet *Hotel Machine*, un ambitieux documentaire de création. Les photos actuellement présentées en constituent certes un prélude des plus prometteurs.

Collaboratrice  
Le Devoir

VERNISSAGE  
JEUDI LE 4 DÉCEMBRE, 17H À 20H  
JUSQU'AU 23 DÉCEMBRE 2014  
EXPOSITION CONJOINTE DE

**PAPIERS**  
de  
*Noël*

œuvres choisies  
Estampes, dessins et peintures sur papier

Lacerte ART CONTEMPORAIN  
6345, boulevard Saint-Laurent  
Montréal (Québec) H2S 3C3  
514.274.4299  
www.galerielacerte.com

yves laroche GALERIE D'ART  
6305, boulevard Saint-Laurent  
Montréal (Québec) H2S 3C3  
514.393.1999  
www.yveslaroche.com

SERGE LEMONDE  
"Le monde de LEMONDE"  
Oeuvres récentes

riverin-arlogos  
ART CONTEMPORAIN

vernissage les samedi et dimanche,  
29 et 30 novembre 2014 de 13h30 à 17h30  
exposition du 29 novembre au 31 décembre 2014.  
197, chemin du lac d'Argent,  
Eastman (Québec) JOE 1P0  
T É L . 4 5 0 . 2 9 7 . 4 6 4 6  
www.riverin-arlogos.com  
La Galerie est ouverte du jeudi au dimanche de 13h30 à 17h30

Le Centre d'exposition de Repentigny présente  
**Trésors de cirque**  
Le Fonds Jacob-William dévoilé  
La TOHU, la Cité des arts du cirque

Du 22 novembre 2014 au 4 janvier 2015  
CENTRE D'EXPOSITION DE REPENTIGNY  
3, place d'Évry, Repentigny (Qc) J6A 8H7 | 450 470-3010  
ville.repentigny.qc.ca/expositions  
Mercredi et jeudi : 13 h à 17 h, 19 h à 21 h // Vendredi, samedi et dimanche : 13 h à 17 h

© Fonds Jacob-William-TOHU, la Cité des arts du cirque

TOHU

Repentigny  
Sépanouir

GALERIE D'ART  
**Stewart Hall**  
ART GALLERY

29 novembre 2014 au 11 janvier 2015

**COZIC :  
Le Projet  
Code Couronne**

Dimanche 30 novembre  
VERNISSAGE : 14 H  
Concert-performance : 14 h 30

Mercredi 3 décembre, à 10 h  
Causerie  
Démystifier l'art  
avec Cozic (en français)

Entrée libre  
INFO : 514 630-1254  
www.ville.pointe-claire.qc.ca

VERNISSAGE  
**MARIE-CLAUDE  
FERLAND**

30 novembre – 21 décembre

GALERIE  
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES  
QUÉBEC (418) 525-8393  
www.galerielindaverge.ca

**VENTE D'ATELIER**  
DESSINS & GRAVURES PETITS FORMATS

**Louis-Pierre BOUGIE  
Denis ST-PIERRE  
Charlotte FAUTEUX**

5-6-7 Décembre (midi à 17h30)  
5333, ave Casgrain, suite 1110, Montréal  
info@louis-pierrebougie.com

**LALIE  
DOUGLAS**  
*Broken Land :  
histoires contées  
et racontées*

Commissaire : Barbara Wisnoski

30 NOV au 8 FÉV

Visite commentée avec l'artiste et la commissaire : dim. 18 janvier à 14 h

Entrée libre

MAISON DES ARTS DE LAVAL  
1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval  
450 662-4440 | www.maisondesarts.laval.ca  
Montmorency

LAVAl

**TROIS ELLES**  
ŒUVRES RÉCENTES DE  
ÉTHIER — LÉVESQUE —  
TRÉPANIÉ

26 novembre - 28 décembre

**Galerie Jean-Claude  
Bergeron**

150 St-Patrick Ottawa ON  
Tél. 613. 562-7836

info@galeriejeanclaudebergeron.ca www.galeriejeanclaudebergeron.ca

## CULTURE » TÉLÉVISION



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Léa Clermont-Dion est la figure centrale et l'intervenante principale de ce film qui sonde l'obsession d'une société pour des modèles irréalistes.

## Léa, elle l'a

Un documentaire sur le culte de la jeunesse et de la beauté

STÉPHANE BAILLARGEON

De chacun selon ses blessures. À chacun selon sa psychanalyse.

Léa Clermont-Dion, 23 ans maintenant, a souffert de troubles alimentaires à l'adolescence. À douze ans, quand elle est internée pour un mois dans une clinique spécialisée, elle pesait 70 livres.

Une fois rescapée, la jeune Léa commence une croisade personnelle contre les images de femmes formatées en série dans les médias. Encore adolescente, elle réunit des centaines de personnes dans des conférences sur le sujet, puis elle lance une pétition qui va déboucher sur l'adoption de la Charte québécoise pour une image corporelle saine et diversifiée, une déclaration en faveur « des tailles, des proportions et des âges variés ».

La jeune militante féministe a publié récemment *La revanche des moches*, une réflexion « à la fois intimiste et académique, avec un petit côté peuple sur rien de moins que le culte de l'apparence », a résumé une critique. Le documentaire *Beauté fatale*, en deux volets, propose une sorte de prolongement de cette quête pour se comprendre elle-même en comprenant sa société.

Une forte impression d'auto-analyse se dégage du résultat, surtout du premier volet, *Jouer à la poupée*. La jeune envoyée spéciale sur son nombril replonge en elle-même pour comprendre ce qui lui est arrivé, ce qui arrive quotidiennement à beaucoup, beaucoup de femmes.

## Allô maman bobo

Les segments de loin les plus intéressants se passent avec sa mère, Sylvie, que Léa décrit en entrevue après le visionnement de presse comme « une misanthrope » qu'elle « admire beaucoup pour sa simplicité volontaire ». Les deux femmes ne se fréquentent pas beaucoup. À la rencontre, à la campagne, les tiroirs s'ouvrent, sans pudeur. Les secrets s'échappent. La progéniture se fait rappeler par sa génitrice naturelle, qui ne se maquille pas, qui vit à la campagne, qu'elle a toujours aimé se déguiser, se montrer, paraître, quoi.

Dès les premières images, certaines captées par webcams, la fille urbaine, lookée, branchée, sportive (on la voit courir tout le temps) avoue et fait comprendre ses paradoxes. Elle critique notre obsession pour la beauté mais s'y soumet allègrement. Elle souhaite une plus grande diversité d'images corporelles dans les médias tout en incarnant médiatiquement le modèle standard. Elle a 23 ans et elle se questionne sur le culte de la jeunesse. « Dans un lieu public, si je n'attire pas l'attention, je ne me sens pas bien », dit une de ses toutes premières confidences à la caméra.

La jeune femme assume, s'ouvre, se fouille. « Le réalisateur André St-Pierre m'a demandé d'accepter mes vulnérabilités. C'est donc une production très intime. »

« Le réalisateur André St-Pierre m'a demandé d'accepter mes vulnérabilités. C'est donc une production très intime. »

Léa Clermont-Dion à propos de *Beauté fatale*

bilités, a-t-elle encore expliqué aux journalistes. C'est donc une production très intime.

Ses confidences en général d'autres. L'ex-chanteuse Mitsou Gélinas, devenue animatrice, a tenu un blogue sur le même thème de l'image de soi. Elle raconte ses propres dysfonctionnements, jusqu'à la boulimie, jusqu'à sa récente orthorexie, cette obsession pathologique pour la nourriture saine.

Pour le reste, le documentaire fait et refait ce qu'on a déjà vu vingt et cent fois sur le sujet. On a par exemple droit à la scène cliché dans une boîte de nuit avec pouponnes et éphèbes, aux interviews avec des mannequins dans les coulisses d'un défilé de mode, etc.

Les explications savantes sont laissées de côté dans le premier volet. Les informations les plus sociologues passent sous la forme de statistiques défilant de temps en temps à l'écran. On apprend par exemple qu'une femme dépense en moyenne plus de 35 000 \$ dans une vie en produits de beauté.

Le second volet (*Date de péremption*) élargit la perspective. La documentariste interroge des gens de la pub et ne convainc qu'une seule entreprise de cosmétiques de répondre aux questions. Léa Clermont-Dion se rend au spa, visite un chirurgien esthétique et même un thanatologue.

## Figures connues

Là encore la parole est donnée à des gens ordinaires et à des vedettes (Micheline Lanctôt, Claire Lamarche, Valérie Blais, Marie-Chantal Perron, Léane Labrèche-d'Or), des femmes deux ou trois fois plus âgées que Léa Clermont-Dion qui se confie à leur tour sur leur rapport à leur corps, à la beauté idéalisée, au regard des autres. Là encore, la règle va aux propos et confidences, sans pudeur aucune. « *Beauté égale maintenant jeunesse*, dit M<sup>me</sup> Lanctôt, qui a souffert d'anorexie elle aussi. J'ajouterais qu'il faut être jeune, beau et en forme. »

Claire Lamarche, qui s'assume très bien au naturel comme sexagénaire, est encore plus cinglante. Comment notre société considère-t-elle les femmes vieillissantes? lui demande la jeune Léa Clermont-Dion, au bout de sa démarche faite pour refermer des blessures, les nôtres, les siennes. « *Dans notre société, la vieillesse, c'est quelque chose qu'on ne veut pas voir*, dit M<sup>me</sup> Lamarche. *On la nie, comme on nie la mort finalement. Comme si on allait rester jeune toute notre vie. Ça ne se peut pas.* »

Le Devoir

BEAUTÉ FATALE  
Sur les ondes de Télé-Québec,  
les mardi 9 et mercredi  
10 décembre à 21 h.

Rachmaninov Chostakovitch Arenski

**TROÏKA  
RUSSE**

Mercredi  
10 décembre 2014  
à 19 h 30

Chapelle historique du Bon-Pasteur

Trio Fibonacci

Billets sur [www.accesculture.com](http://www.accesculture.com)  
[www.triofibonacci.com](http://www.triofibonacci.com)

## CINÉMA

## Sous la férule

Whiplash met en scène une joute maître/élève de haute tension

## WHIPLASH

★★★★

Réalisation et scénario : Damien Chazelle. Avec Miles Teller, J. K. Simmons, Melissa Benoist, Austin Stowell. 106 minutes.

## ODILE TREMBLAY

Rarement un film, version courte, version longue, aura été primé deux fois au Festival de Sundance. C'est le cas du merveilleux *Whiplash* de l'Américain Damien Chazelle. Le long métrage y récoltait cette année le Grand Prix du jury et le Prix du public, alors que le court métrage dont il est tiré remportait le Prix du jury dans sa section en 2013. Ajoutons qu'il fut ovationné à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes. Le voici lancé!

Avec une grande tension psychologique, ce film d'initiation à la dure est une œuvre sur le pouvoir et la manipulation, mais aussi sur les voies mystérieuses qui permettent l'écllosion d'un talent, au besoin sous le fouet d'un tyran. On pense à *Black Swan* d'Aronofsky et, en mode mineur, au *Boychoir* de François Girard, qui roulent sur des thèmes analogues.

Ajoutez un excellent duo d'acteurs, dominé par la partition de J. K. Simmons, admiré dans *Juno*, pour une fois vraiment bien mis en lumière. Le crâne rasé, avec la même énergie virile, il ressemble, en moins monolithique, à Bruce Willis. Le troisième personnage-clé est la musique de jazz elle-même, surtout la percussion, formidable.

Chazelle, qui a un passé de batteur et qui livre ici une œuvre autobiographique, possédait comme ses deux interprètes principaux de solides connaissances musicales, d'où l'impression d'entrer en jazz avec des pros. En prime: ce côté quasi documentaire tissé de vérité.

Miles Teller incarne, entre fougue, délire et sensibilité, le jeune batteur aussi doué que pas trop sûr de lui, mais assoiffé de reconnaissance. Sa pratique l'accapare tellement



MÉTROPOLE FILMS

J. K. Simmons retient l'attention dans le rôle du despotique et tyrannique chef d'orchestre.

— ses doigts en saignent — que ni ses amis, ni son père (Paul Reiser, figure tutélaire remplie de bonnes intentions), ni sa copine trop négligée (Melissa Benoist, placée pour la romance, trop vite écartée) ne peuvent le détourner de son obsession artistique: celle d'égaliser ou de dépasser le fameux Buddy Rich. Mais le musicien trouvera son maître, comme on dit.

Dans le fictif Manhattan's Shaffer Conservatory of Music règne le despotique chef d'orchestre de jazz. Et le chaquet d'insanités, d'injures racistes, sexistes, vulgaires autant qu'arbitraires répandues sur les musiciens humiliés sans répit, ou carrément assaillis physiquement, transforme son cours en porte pour l'enfer. Dans ce film indépendant, au petit budget, le cinéaste capte ses images au rythme du jazz, avec un vrai style: caméra mobile courtisant des gros plans traumatiques, coupes rapides, éclairages à la fois chauds et in-

quiétants, qui nous entraînent dans la frénésie et la névrose du jeune personnage. Chazelle refuse l'appui de scènes faciles, accentuant au contraire la violence et l'injustice d'un apprentissage destiné à casser les meilleurs musiciens pour les entraîner au-delà d'eux-mêmes, et pour assouvir les instincts sadiques du maître avec dommages collatéraux: le suicide d'un ancien élève qui lui coûtera cher.

Hélas, le rebondissement final, arrivé trop vite, en pirouette, tiré par les cheveux, n'arrive guère à conclure son thriller psychologique comme il l'eût mérité. Ce jeune cinéaste pétri de talent aura pourtant démontré tout du long une habileté à créer et à maintenir une tension, avec deux interprètes en grande forme, pour le grand bonheur des amateurs de jazz aussi, que le compositeur Justin Hurwitz a comblés.

Le Devoir

A PARTIR DE 20 \$

**Le Gala**

Concert-bénéfice  
Musique du 20<sup>e</sup> siècle

19<sup>e</sup> ÉDITION

14 déc. 2014 à 14 h  
Maison symphonique

OPÉRA  
DE MONTRÉAL

[operademontreal.com](http://operademontreal.com)

## CULTURE › CINÉMA



ALBERT PIZZOLI AGENCE FRANCE-PRESSE

Avec sa mine patibulaire, Tommy Lee Jones a souvent joué les méchants ou les durs à cuire.

## Bâille, bâille, mon cow-boy

L'acteur et réalisateur Tommy Lee Jones raconte (mollement) *The Homesman*

ANDRÉ LAVOIE

**S**a (mauvaise) réputation teintée d'accès de colère et de commentaires lapidaires le précède depuis des décennies, et ce n'est pas à son âge vénérable (il est né au Texas en 1946), et avec quelques statuettes prestigieuses récoltées à Cannes ou à Hollywood, que Tommy Lee Jones va devenir tout à coup plus affable, plus aimable, ou juste plus bavard.

Comme pour tant d'autres agitant un micro sous son nez ou essayant de boire ses paroles comme un assoiffé en quête d'une oasis dans le désert, une certaine naïveté peut s'emparer des intervieweurs : défendre un film avec les titres d'acteur, de scénariste, de réalisateur et de producteur n'injecte-t-il pas une certaine dose d'enthousiasme? Même avec *The Homesman*, sa deuxième incursion sur grand écran derrière la caméra après le magnifique *The Three Burials of Melquiades Estrada*, et mettant en vedette la Hilary Swank des beaux jours (*Insomnia*, *Million Dollar Baby*), rien n'y fait. A l'autre bout du fil au Beverly Hills Hotel à Los Angeles, les réponses arrivent au compte-gouttes, laconiques, tranchantes, avec une pointe d'exas-

pération que la vedette de *Men in Black* et de *The Fugitive* n'es-saie même pas de masquer.

Il y a sûrement corvée plus éprouvante que celle de promouvoir cette adaptation émouvante, et parfois bouleversante, du roman de Glendon Swarthout sur la traversée d'une céli-bataire endurcie (Swank) et d'un vieux grincheux (Jones,

« L'histoire de ce livre possédait un énorme potentiel cinématographique, mais ce n'est vraiment pas un bon bouquin sur le plan littéraire »

qui d'autres...) devant conduire à bon port trois femmes sur le point de se noyer dans la folie tant les conditions du Far-West ressemblent à l'Enfer de Dante. Le périple, où la dureté implacable de la nature rivalise avec celle des hommes, toutes couleurs de peau confondues, devient un puissant révélateur des espoirs et des carences de ce tandem très mal assorti.

« L'histoire de ce livre possédait un énorme potentiel cinématographique, mais ce n'est vraiment pas un bon bouquin sur le plan littéraire », concède Tommy Lee Jones, à qui l'on ne penserait jamais

d'offrir un poste de diplomate. Lorsque le nom de Paul Newman est évoqué, lui qui a rêvé pendant des années d'en faire une adaptation, Jones dit ignorer les raisons de son impasse, et n'en a cure. « Je voulais seulement faire le meilleur film possible. Au final, je suis plus heureux que fier devant *The Homesman*. » Et pourquoi ce manque de fierté? « Probablement que le mot "fierté" ne veut pas dire la même chose pour vous. Disons que j'ai été chanceux, finalement. »

Une partie de sa chance provient, il ne s'en cache pas, de Luc Besson, réalisateur prolifique (*Nikita*, *Le grand bleu*, *Lucy*) et à la tête de la puissante compagnie de production Europa. « Le financement s'est fait assez rapidement », reconnaît Jones, qui n'avait pas en tête Hilary Swank comme partenaire à cette étape. « Je ne peux pas associer des noms d'acteurs à moins d'avoir un boulot à leur offrir, et surtout de l'argent pour les payer. » Certains producteurs le trouveront sans doute bien candide...

Pour ce cow-boy du cinéma à la tronche menaçante, assu-

mer plusieurs postes à la fois continue de l'amuser, croyant que « tous les acteurs sont un peu réalisateurs » — il n'a jamais voulu creuser davantage cette affirmation, se contentant de la répéter sur le même ton — et devenant même exaspéré lorsqu'on ose lui dire qu'il a signé un western. « C'est une étiquette, ça ne décrit pas grand-chose, sauf de dire qu'il y a des chevaux et de grands chapeaux. »

*The Homesman* est bien sûr loin de se réduire à cela, véritable épopée sur fond de paysages arides et dépouillés, et succession de rencontres parfois tragiques, voire burlesques, avec des acteurs de renom (John Lithgow, James Spader, Tim Blake Nelson, Meryl Streep) que le mauvais caractère de Tommy Lee Jones n'a pas rebutés. Ils ont dû garder leurs questions pour eux-mêmes, dans la mesure où ils sont tous un peu réalisateurs...

*The Homesman* prendra l'affiche en version originale anglaise et en version originale sous-titrée en français à Montréal, à Québec et à Trois-Rivières le 5 décembre prochain.

Collaborateur  
Le Devoir

## L'adolescence sans mode d'emploi

LA MARCHÉ À SUIVRE

★★★ 1/2

Réalisation, scénario et narration : Jean-François Caissy. Image : Nicolas Canniccioni. Canada, 2014, 76 minutes.

ODILE TREMBLAY

Le fait que les documentaires et les fictions sur l'adolescence plus ou moins troublée aient défilé à l'écran ces dernières années confère un coefficient de difficulté supplémentaire à celui qui s'y frotte après coup. Mais tout est dans le regard. Là où plusieurs cinéastes ont voulu lancer un message (dénoncer la négligence des enseignants ou, au contraire, porter leur bienveillance aux nues, montrer du doigt des cas lourds ou vanter les bienfaits du multiculturalisme), d'autres se concentraient sur des cheminement personnels, avec romance à la clé.

Dans *La marche à suivre*, primé aux RIDM, Jean-François Caissy a plutôt choisi l'observation et l'écoute, sans se projeter. La caméra se fait statique à l'heure de capter les confrontations entre élèves et éducateurs, et se déploie de toute façon en plans-séquences qui offrent au film sa pleine respiration.

Ce cinéaste d'origine gaspésienne, dont on avait salué les deux premiers documentaires porteurs, bien réalisés et sensibles — *La saison des amours* sur la chasse et *La belle visite* sur des aînés en établissement —, filme encore des citoyens de sa ville d'origine : Carleton. Cette fois dans une école secondaire, en mettant beaucoup l'accent sur des rencontres d'élèves qui doivent expliquer des actes déviants : violence, intimidation, avec des éducateurs qui tentent de cerner le problème en dialoguant avec eux. Aucune de ces jeunes figures n'en écrase d'autres. À chacun son tour de piste. D'où cette structure éclatée qui ne se pique pas de créer une identification à des personnages particulièrement charismatiques, regard de respect de ses modèles, et des spectateurs, à qui il ne dit pas quoi penser.

Caissy, qui est également photographe et artiste en art visuel, possède un « œil », ce qui n'est pas le cas de tous les documentaristes. Sa *Marche à suivre*, avec ses beaux cadrages

captant l'action souvent à travers un filtre — celui d'une fenêtre parfois, œuvre d'équilibre entre le fond et la forme —, ne joue jamais d'esbroufe, mais s'écarte discrètement pour mieux montrer. Le montage fluide de Mathieu Bouchard-Malo ajoute à cette harmonie.

Pas d'effets-chocs, plutôt l'impression d'entrer par effraction dans une rencontre intime où des enjeux importants se jouent : comme un miroir de conscience placé devant des ados, sans jugement du *Deus ex machina*. Le spectateur se fait son propre cinéma en les écoutant raconter leurs mauvais coups. On les verra aussi dans la cour et à la salle de gym, etc., captés avec plus de distance, car ils ne sont plus les mêmes, soudain les héros de leurs propres histoires. La nature gaspésienne, espace de liberté pour ces ados

qui l'explorent dans toutes sortes de véhicules, grimpent sur ses ponts, constitue l'autre pôle de leur existence. Ainsi, leur âge oscille entre contraintes et choix personnels, entre les entraves et « le plus grand qu'eux ».

Une musique souvent classique, loin des accords rock habituels, entraîne aussi l'œuvre loin des poncifs du genre, en demandant au public de se frayer son chemin entre souvenirs de jeunesse et regards sur une génération montante montrée ici sans fard, mais non sans sympathie.

Le Devoir

## Fièvre assassine

Mathieu Amalric adapte avec brio *La chambre bleue* de Simenon

LA CHAMBRE BLEUE

★★★★

Réalisation : Mathieu Amalric. Avec M. Amalric, Léa Drucker et Stéphanie Cléau. France, 2014, 75 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Un hôtel particulier, dans une ville de province. À la réception, le concierge rouille. Dans le couloir désert monte un rumeur charnelle haléante. Dans la chambre bleue, le soleil de midi inonde les corps nus de Julien et Esther, les amants repus. Combien de temps avant que quelqu'un soit avalé par cette passion dévorante? Car quelqu'un mourra, forcément. Quelqu'un meurt toujours.

À plus forte raison lorsque l'intrigue a été imaginée par Georges Simenon. Adaptation fidèle de l'un de ses romans, le film de Mathieu Amalric rappelle pourquoi Simenon, c'est d'abord une atmosphère. On reconnaît le monde réel dans les lieux, les protagonistes et leurs comportements, mais quelque chose cloche, comme une inquiétante étrangeté qui s'insinue, comme un cauchemar juste assez réaliste pour camoufler sa nature chimérique. Ici, on sait d'office qu'un meurtre a été commis. Mais par qui, et comment?

Entre deux questions du juge d'instruction, Julien se souvient de sa fille adorée, de sa femme méfiante, de sa maîtresse exaltée, du mari malade de cette dernière... Les mains entravées, ses lacets retirés à ses souliers, Julien, l'œil hagard, clame son innocence.

Simenon aimait le cinéma mais nourrissait à son égard une saine méfiance. Rares sont

toutefois les romanciers qui ont été aussi bien servis par le septième art. Deux cinéastes, en particulier, surent faire honneur à son œuvre : Pierre Granier-Deferre, dans une veine réaliste non dénuée d'une certaine poésie du quotidien (*Le chat*, *La veuve Couderc*, *L'Étoile du Nord*, *Le train*), et Claude Chabrol, lui forgeant un climat anxiogène confinant presque à l'onirisme (*Les fantômes du chapelier*, *Betty*).

Dans *La chambre bleue*, Mathieu Amalric, des deux côtés de la caméra comme dans son précédent *Tournée*, dénote plus d'affinités avec le second. Même qu'il lui lève dûment son chapeau lors d'une séquence qui voit Julien (Amalric) et Esther (Stéphanie Cléau) abandonner leurs voitures au bord d'une route secondaire pour aller faire l'amour dans les bois rendus carmin par l'automne. Pierre (Michel Piccoli) et Lucienne (Stéphane Audran) y sont passés avant eux dans *Les noces rouges*. Plus qu'une coquette, la référence est indicielle.

Intelligence et finesse

Glacé au présent, fiévreux au passé, ce suspense à combustion lente brosse sur canevans menu une peinture de mœurs étonnamment foisonnante. La partition musicale de Grégoire Hetzel, qui oscille entre les cordes menaçantes de Bernard Herrmann et les flûtes sinueuses de Philippe Sarde, contribue au charme vénénéux de l'ensemble.

Cinéaste intelligent et fin, Mathieu Amalric tient pour acquis que le spectateur possède les mêmes qualités. Jamais il n'insiste, jamais il n'appuie. Clignez des yeux et vous rate-



MÉTROPOLE FILMS

Passion et meurtre se succèdent dans cette adaptation.

rez l'échange de regards qui dévoile l'identité de l'assassin. Quoique l'aspect policier de l'histoire ne soit que secondaire, car, après tout, Simenon, c'est une atmosphère.

Un hôtel particulier, dans une

ville de province. À la réception, la sonnette attend. Dans le couloir désert, le silence. Une fois leurs volets clos, toutes les chambres sont noires.

Le Devoir

« ... TRÈS BEAU FILM... »  
Robert Daudelin - 24 images

« ... UN BIJOU PLEIN D'ÉCLAT. »  
Luc Laporte-Rainville - Ciné-Buttes

64<sup>e</sup> Forum International de Montréal  
OFFICIAL SELECTION  
OFFICIAL SELECTION  
OFFICIAL SELECTION  
OFFICIAL SELECTION  
OFFICIAL SELECTION

AU CŒUR DE L'ADOLESCENCE Un film de JEAN-FRANÇOIS CAISSY

**LA MARCHÉ À SUIVRE**

Recherche, scénarisation, prise de son et réalisation JEAN-FRANÇOIS CAISSY • Direction photo NICOLAS CANNICIONI  
Montage image MATHIEU BOUCHARD-MALO • Montage sonore SIMON GERVAIS • Productrice JOHANNE BERGERON  
Productrice exécutive COLETTE LOUÏME • Produit par l'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

onf.ca/lamarcheasuiivre Précédé du court-métrage d'animation *Histoires de bus de tati*

**PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !**  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

**EXCENTRIS**

**ET AUSSI À L'AFFICHE :**

**LA CHAMBRE BLEUE** G+

— MATHIEU AMALRIC

**DIPLOMATIE** G+

(v.o.stf.) — VOLKER SCHLÖNDORFF  
PRIX DU PUBLIC - CINÉMANIA 2014

**PARTY GIRL** G+

— CLAIRE BURGER,  
MARIE AMACHOUKELI, SAMUEL THEIS

**CITIZENFOUR** G+

(v.o.stf.) — LAURA POITRAS  
PRIX DU PUBLIC - RIDM 2014

ACHTUNG FILM ! PRÉSENTE :

**OUEST (WESTEN)** G+

(v.o.stf.) — JEUDI 4 DÉCEMBRE À 19H

**LA MARCHÉ À SUIVRE**  
JEAN-FRANÇOIS CAISSY — 76 MIN.

BILLETTERIE : 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR  
CINEMAEXCENTRIS.COM

CINÉMA EN LIGNE